

Paul Anel

# La Source

**CHŌRA**

Photo : © Matthieu Paley

*Titre : Eki Sary Tash*

*Expédition dans les monts Pamir, en Afghanistan.*

*Fils de berger à la recherche du troupeau. Janvier-février 2008.*

[www.paleyprints.com](http://www.paleyprints.com)

@paleyphoto

Poème pp. 381-382

Rainer Maria Rilke, *Le livre du pèlerinage*

Traduit de l'allemand par Gaston Compère et Frédéric Kiesel

© Le Cri édition, Bruxelles 2005

©2021 Chora Ed. srl.

[www.edizionechora.com](http://www.edizionechora.com)

ISBN : 978-88-31414-04-3

Dépôt légal : avril 2021

*« Mais toi, pourquoi retournes-tu vers cette angoisse ?  
Pourquoi ne vas-tu pas à la douce montagne  
qui est principe et cause de toute joie ? »*

Dante, *La Divine Comédie*, Chant I, 76-78.

## Prologue

Othoniel baissa les yeux. Une coccinelle d'un rouge vif se frayait laborieusement un chemin parmi le réseau complexe de gravures qui ornaient le bois sombre du trône. Il soupira. Sa décision était prise et il n'en changerait pas, mais son cœur était lourd. Non, les elfes n'interviendraient pas. Ils n'interviendraient plus. Inclinant sa course, la coccinelle remontait l'accoudoir le long d'un rameau de vigne qui s'enroulait sur lui-même. Othoniel avança vers elle une main pâle et ridée mais qui ne tremblait pas. L'insecte s'arrêta, chercha à contourner l'obstacle, puis se résolut à l'escalader. Othoniel souleva lentement sa main en suivant du regard la coccinelle qui glissait le long de son doigt comme une goutte de sang. Elle fit une pause, hésitante, devant l'anneau où l'étoile de beryl de la famille royale luisait d'un éclat bleu sombre dans son écrin d'or. Non, il ne verserait plus le sang de son peuple sur la terre des hommes.

Des éclats de rire cristallins résonnèrent sous la voûte centenaire de la salle du trône.

— Adamir, viens voir ! s'exclama Othoniel sans détacher ses yeux de l'insecte immobile.

L'enfant, imitant le trot d'un cheval, accourut aussitôt en direction du trône.

— Grand-père, qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en s'approchant avec une curiosité mêlée de crainte.

— Regarde, répondit le roi en faisant tourner sa main pour compenser le mouvement de l'insecte autour de l'anneau.

— Vous vous êtes fait mal ? demanda l'enfant.

Ses cheveux de paille étaient ébouriffés et sa ceinture d'argent retenait à peine sa tunique débraillée.

— Approche ta main, doucement, dit le roi.

Adamir approcha sa main, le roi approcha la sienne, et la coccinelle, déployant puis repliant ses ailes, grimpa sur le doigt de l'enfant.

— Père ! éclata soudain une voix forte sur le seuil de la salle du trône.

La coccinelle s'envola et l'enfant leva les yeux avec stupeur.

— Fadel, mon fils ! Dis-moi que tu apportes de bonnes nouvelles !

Le visage grave, l'elfe s'approcha du trône à grandes enjambées. Bien qu'il fût de haute stature, son pas était si léger que l'on eût dit qu'il marchait sur l'eau.

Évitant de justesse l'enfant qui tournoyait à la poursuite de la coccinelle, Fadel parvint au pied du trône et posa un genou à terre en s'inclinant avec révérence, sa cape d'un vert tendre et satiné coulant en vagues souples sur les dalles de marbre blanc.

— Père, dit-il en se relevant, un aigle d'Adabel vient d'apporter ce message pour vous.

Le roi tendit la main et saisit l'étui de cuir que lui tendait son fils. Il en dénoua la courroie et en sortit un rouleau de papier brun dont il brisa le sceau. Fadel, immobile, fixait le roi d'un œil sombre. Le rire de l'enfant résonnait au dehors, sur la terrasse. Là, sous l'arche immaculée, le bleu profond du ciel annonçait la tombée de la nuit. Le roi ouvrit le rouleau d'un geste grave, découvrant une à une les lignes tracées à l'encre brune par la main de son cousin.

*Majesté,*

*Sur votre ordre, j'ai envoyé trois aigles au-delà des Montagnes Blanches : Otis, Azalis et Oriol. Hélas, l'aveugle disait vrai.*

*Otis a survolé la chaîne des Calabasses jusqu'au col de Toll-Ammon. Sous la citadelle, la porte de Dor-Gondol a été réouverte. Les orques ont la voie libre à travers les montagnes par le tunnel de Calabane. Il semble, étrangement, qu'ils soient peu nombreux, jusqu'à présent, à s'être aventurés à l'est de la chaîne. Les hordes venues du nord et du sud se sont rassemblées à l'ouest des montagnes, sur la côte, dans les ruines de Soros. Quant à la citadelle, il ne fait plus de doute qu'elle est habitée. Otis n'a vu aucun visage. Orques ou humains, nous ne savons pas.*

*Azalis a survolé Annandelle. La ville se prépare au pire, acheminant des provisions d'eau et de nourriture pour tenir un siège. Plusieurs expéditions ont été entreprises pour reprendre la citadelle et le contrôle du Lac Supérieur. Les orques les ont repoussées l'une après l'autre, infligeant des pertes considérables dans les rangs de la Garde Blanche. La ville est à bout mais le duc Sandro refuse toute alliance avec le Concile.*

*Oriol a longé la côte orientale du Lac Inférieur jusqu'à Rimont, Brune et Cardolan. Partout, c'est l'exode vers les villes. On se prépare à la guerre, mais c'est l'eau, plus encore que les orques, qui constitue la menace la plus immédiate. Oriol m'a rapporté un fait étrange. Une horde isolée, une trentaine d'orques, a été repoussée par l'armée d'Olodrïn III Anténor, roi de Brune, alors qu'elle se déplaçait vers l'est. Les survivants se cachent à présent dans une vallée au sud de Brune. Ils semblent attendre quelque chose ou quelqu'un.*

*Sur votre demande, Oriol a descendu l'Ardin jusqu'à Rivebelle. En cela aussi Elrik avait vu juste. L'enfant semble résolu. Il a trouvé un compagnon. Leur départ est imminent.*

*Votre dévoué,  
Adabel, Seigneur des Hauts de Sil-Maria*

Othoniel referma le rouleau. L'obscurité s'épaississait sous les voûtes silencieuses de la salle du trône. Fadel le considérait gravement. Il n'avait pas besoin de lire la lettre. Cette ride avertie, sévère, qui creusait le front de son père lui disait tout ce qu'il avait besoin de savoir.

— Je sais ce que tu vas dire, mon fils, dit le roi, mais la réponse est non et elle est définitive.

Fadel voulut protester mais il se ressaisit, s'inclina et il se retira d'un pas lourd.

— Grand-père ! fit depuis la terrasse la voix insouciant de petit Adamir. Grand-père, venez voir, vite !

Othoniel se leva difficilement et se dirigea vers la terrasse. Il lui semblait qu'il venait de prendre dix ans.

— Fadel ! dit-il en se retournant vers son fils qui se tenait déjà sur le seuil. Envoie un message à Adabel. Dis-lui... Dis-lui qu'il garde un œil sur l'enfant.

Fadel le considéra un instant en silence, puis il s'inclina et disparut.

Othoniel passa sous l'arche blanche et fit quelques pas sur la terrasse. L'air était frais et chargé de cette odeur parfumée que la nature exhale

lorsqu'elle est gonflée de soleil et qu'elle soupire enfin à la tombée du jour. Une brise tiède faisait bruisser le feuillage sombre des bouleaux. Au nord, au-delà des plaines de Sīndarīnda, la dentelure nacréée des Montagnes Blanches se détachait sur la ligne d'horizon, sous le firmament où les étoiles scintillaient paisiblement.

Adamir, appuyé au parapet, lui tournait le dos. Othoniel s'approcha de lui.

— Grand-père ! dit l'enfant avec cette voix étouffée qui convient à la nuit et aux secrets. Regardez !

L'enfant présenta à Othoniel son poing fermé, puis il déplia les doigts avec la délicatesse d'une fleur qui s'ouvre. Blottie dans le creux de sa paume se trouvait la petite coccinelle, écarlate et luisante comme une goutte de sang.

## PREMIÈRE PARTIE

*Lorsque la route est longue et que le jour décline*



Allongé sur son lit, Tilttil regardait la vieille poutre de bois au-dessus de lui. La lumière tremblante de la bougie faisait danser son ombre de droite et de gauche. Dehors, le village dormait depuis longtemps et l'on n'entendait plus que le chant des grillons et, de loin en loin, le hululement des chouettes qui se répondaient d'un bout à l'autre de Rivebelle. Il fallait à tout prix retenir son imagination, l'empêcher de s'évader hors de ces murs, à l'ouest de ces terres, vers les sommets... Il entreprit une fois de plus de compter les encoches taillées dans la poutre, d'un mur à l'autre et vice versa. Trois encoches, un espace, sept autres, un espace... Chaque fois qu'il perdait le compte, et c'était chose facile dans cette semi-obscurité, il reprenait là où il avait commencé. Un jour, il avait demandé à son père la raison de ces marques dans le bois. Celui-ci l'avait regardé d'un air un peu absent, il avait ouvert la bouche, comme s'il était sur le point de dire quelque chose, puis il était retourné à son silence.

— Soixante-douze, murmura l'enfant.

La lueur dorée fit un dernier soubresaut, s'enveloppa sur elle-même et s'évanouit, plongeant la chambre dans l'obscurité. Il se tourna de côté vers la mèche encore fumante, courbée sur un tas de cire fondue. C'est l'heure, songea-t-il.

Tilttil se leva lentement mais sans hésitation. Il était habillé et son sac était prêt. Il s'assura de n'avoir rien oublié, passa la lanière du sac sur son épaule et sortit de sa chambre en veillant à ne faire aucun bruit. Traversant la salle à manger à pas feutrés, il cogna dans une chaise dont les pieds grincèrent sur le plancher. Tilttil retint son souffle. Le

son cristallin et régulier d'une goutte d'eau en provenance de la cuisine traversait l'obscurité. Ne percevant ni bruit ni mouvement dans la chambre de son père, Tilttil posa une main tremblante sur la poignée et ouvrit la porte qui donnait sur l'extérieur.

La porte se referma derrière lui avec un dé clic clair et bref. Son cœur battait si fort qu'il dut s'appuyer un instant contre le mur, le temps de reprendre souffle. Le vent était frais et les pierres étaient encore humides des averses de la veille. Il ouvrit les yeux. Au-dessus de lui la voûte étoilée brillait avec un tel éclat que l'on eût dit qu'une lumière puissante et douce à la fois filtrait vers lui par les mailles serrées d'une toile sombre, tendue d'un bout à l'autre de l'horizon.

Son regard se mit à voyager parmi les astres frissonnants. Alors que sa vie – et, à vrai dire, le monde tel qu'il l'avait connu jusqu'à présent – était sur le point de basculer dans l'inconnu le plus total, il y avait quelque chose de rassurant dans les étoiles, si stables, si permanentes. Quoi qu'il arrive, cela au moins ne changera pas, songea-t-il avec un soupir. Conforté par cette pensée, il inspira profondément et se mit en marche, coupant à travers champs et prenant à l'entrée du village le sentier de terre qui descendait vers la rivière.

Baigné dans la clarté des étoiles, ce paysage familier entre tous lui semblait à présent curieusement étranger et presque menaçant. Pourtant, il aurait pu le parcourir les yeux bandés tant il l'avait descendu et remonté dans son enfance, de la maison à la rivière et de la rivière à la maison. « Dans son enfance... » Tilttil sourit de lui-même à cette pensée. Il n'y avait pas si longtemps, pourtant, il remontait en courant jusqu'à la maison de Cicéron l'aveugle, fier comme un roi, deux truites resplendissantes à la main. C'était au début de l'année, en février ou mars, alors qu'on voyait encore des blocs de glace glisser au fil de l'eau. C'était il y a six mois à peine et pourtant, que de temps s'était écoulé depuis ! Lorsque tout à l'heure, puisant au fond de lui-même un courage dont il ne saurait dire où il prenait sa source, il avait refermé en silence la porte de la maison de son père, il lui semblait que c'était sur son enfance que cette porte s'était refermée, définitivement.

Il avait passé la dernière maison et le chemin descendait désormais en pente douce, bordé de part et d'autre par un talus de pierres et de ronces auquel la lumière nocturne donnait une allure monumentale.

Les peupliers découpaient sur le ciel étoilé de longues silhouettes noires et bruissantes. La lune n'allait pas tarder à se lever. Il pressa le pas.

Parvenu au pied du bouleau, là où le sentier fait un coude et s'enfonce entre les arbres vers les rives de l'Ardin, il se retourna une dernière fois. Il devinait à peine, contre la ligne irrégulière des arbres, la silhouette ramassée des toits. Là-bas, sur sa gauche, une lumière brillait faiblement. Ce devait être la maison de la vieille Macrine. C'était donc vrai, ce que les gens disaient... On disait qu'elle était folle et qu'elle ne dormait plus depuis des années, depuis la mort de sa fille. Tilttil secoua la tête pour en chasser ces obscures pensées. Il esquissa un geste d'adieu en direction de la maison de son père, et dit à voix basse :

— Papa, lorsque tu te réveilleras, ne pense pas mal de moi.

Le vent s'était levé, un vent froid et sec. Un vent de l'ouest. Il frémit, inspira profondément et se remit en chemin. Le village disparut dans les bosquets sombres derrière lui. Il apercevait en contrebas, à travers les feuillages, le scintillement discret des étoiles dans l'eau. J'espère qu'il sera là, songea-t-il. Mais dans sa poitrine comprimée une autre voix murmurait : « J'espère qu'il ne sera pas là, qu'il ne viendra pas et que tout cela n'est qu'un mauvais rêve dont je me réveillerai bientôt ! » Tilttil tressaillit et il s'arrêta, pétrifié. D'où venait ce gémissement qu'il venait d'entendre ? Le vent, décida-t-il en reprenant sa marche. Mais c'était de sa poitrine que ce gémissement était sorti.

Bientôt le chemin se redressa et pénétra dans le sous-bois. L'obscurité presque totale était traversée par le murmure liquide de l'Ardin.

— Yonas ? chuchota Tilttil qui n'osait pas élever la voix. Yonas, tu es là ?

Il n'y eut d'autre réponse à son appel que le coassement fatigué d'une grenouille au bord de l'eau. Ce silence le remplit d'effroi, en même temps que d'une étrange consolation. Il avança jusqu'à la rivière, qui coulait en silence, lisse et pâle comme du lait. La lune s'était levée à l'ouest, pleine, souveraine, et elle projetait sur la campagne une lumière blanche et crue, détachant le long des arbres et des rochers des ombres d'encre qui s'étiraient dans sa direction.

Un craquement le fit sursauter. Cela venait du sous-bois, derrière lui, près du saule. Son cœur cognait douloureusement contre sa poitrine.

— Yonas, c'est toi ? demanda-t-il d'une voix tremblante, scrutant les ombres devant lui.

De longues secondes s'écoulèrent.

— C'est moi... fit une voix sourde et éraillée.

Yonas sortit de l'ombre en se frottant les yeux. Bien qu'il eût douze ans, comme lui, il était nettement plus grand que lui. Il avait un visage dur où se lisait une sorte de tristesse diffuse et constante, inhabituelle pour un enfant, et des yeux noirs qui riaient rarement. Les deux enfants restèrent un long moment en silence, plantés là, face à face, tels deux piquets d'amarrage au bord de l'eau. Quel étrange tour du destin ! Yonas et Tiltil, embarqués ensemble dans pareille aventure !

Yonas était bien le dernier avec qui il aurait imaginé devoir un jour faire cause commune. Ils étaient du même village, certes, et du même âge, et ils vivaient l'un et l'autre avec le regret de n'avoir pas connu leur mère, mais à part cela tout les séparait. Il n'avait, lui, Tiltil, de plus grande joie que de passer de longues journées à rêver sur la rivière tandis que Yonas était un garçon sauvage et irascible, parfois violent. Orphelin, il avait grandi sous la tutelle du maire de Rivebelle, monsieur Gauvain, et de son épouse Abeline, envers lesquels il ne montrait aucune affection particulière. Tels étaient d'ailleurs les sentiments qu'il paraissait nourrir à l'égard de tout le monde au village.

La seule personne qui eût une place dans ce cœur farouche, c'était un vieil oncle qui vivait à Rimont – une ville située bien loin en amont de Rivebelle, au bord du Lac Inférieur. Cet oncle le visitait deux ou trois fois l'an. La mère de Yonas, dit-on, avait échoué à Rivebelle, littéralement, alors qu'elle était encore au berceau, emportée par les eaux de la Grande Cruce. Ce vieil oncle, qui l'avait retrouvé sur le tard, était tout ce qui lui restait de sa famille.

Monsieur Gauvain, quant à lui, était de ceux qui n'avaient jamais pardonné au père de Tiltil les histoires du passé et qui ne s'était pas privé d'attiser les rumeurs les plus sordides à son sujet (Ces choses-là n'arrivent pas par hasard ! disait-il avec un sourire entendu à qui voulait bien l'entendre). Il avait interdit à Yonas d'entretenir la moindre relation avec Tiltil, de peur qu'une amitié avec le fils ne l'obligeât de son côté à redéfinir les termes de sa relation avec le père.

Bref, rien ne les préparait à se retrouver là tous les deux, debout au bord de la rivière comme au bord d'un précipice au fond duquel leurs vies allaient plonger.

\*

— C'est laquelle ? parvint enfin à articuler Tilttil pour briser le silence, esquissant un vague mouvement de la main en direction des barques retournées et alignées dans la pénombre du sous-bois.

Yonas s'enfonça dans l'obscurité et s'arrêta à hauteur d'une petite barque de bois sur laquelle tombait, au travers des branches, un pâle rayon de lune.

— Aide-moi à la retourner, dit Yonas en se baissant.

Ils soulevèrent le côté de la barque, qui culbuta sur sa coque en cognant sa voisine avec un bruit sec. Sans un mot, ils entreprirent de la tirer jusqu'à la rivière. La barque glissa parmi les joncs et pénétra dans l'eau calme et laiteuse avec un clapotis sonore. Yonas disparut une nouvelle fois dans l'obscurité et il en revint avec une paire de rames.

— Gauvain va me tuer, dit-il en les jetant au fond de la barque.

Il y eut à nouveau un long silence angoissé, bercé par les clapotis de l'eau contre la coque de bois et le hululement lointain d'une chouette. Le regard de Tilttil croisa brièvement celui de Yonas, mais ne sachant que dire, il le détourna aussitôt en direction de la rivière. On eût dit une longue allée de sable blanc qui sinuait entre les saules pour aller se perdre au loin entre la terre et les étoiles. Malgré la terreur qui l'habitait, Tilttil était fasciné par la beauté de ce paysage. À cet instant, un nuage vint à passer devant la lune, tirant un rideau d'ombre sur cette scène féérique.

— Tu crois que c'est vrai ce qu'on dit, les elfes, les orques, tout ça ? demanda Tilttil sans se retourner.

Yonas, qui regardait dans la même direction, poussa un long soupir, haussa les épaules et répondit à mi-voix :

— Nous le saurons bientôt j'imagine.

Ils montèrent dans la barque qui tangua légèrement sous leur poids et ils prirent place sur les bancs, Tilttil à l'arrière et Yonas à l'avant. Alors ils empoignèrent les rames, les plongèrent dans l'eau froide et commencèrent à remonter le courant.

La barque glissait le long de l'Arدين sous le regard du grand saule dont la silhouette éplorée se découpait sur le semis d'argent de la voûte céleste. Tilttil observa avec tristesse que les branches du saule, avec

lesquelles autrefois la rivière aimait tant jouer, pendaient tristement dans le vide. Son cœur se serra.

— Attention ! s'écria Yonas en donnant un puissant coup de rame pour infléchir la course de leur embarcation qui évita de justesse un rocher dont la grosse tête grise émergeait de l'eau devant eux.

Tilttil, assis à l'arrière de la barque, suivit du regard la masse sombre et luisante du rocher qui glissait en silence près de lui. Un flot de souvenirs le submergea.

C'était il y a quatre mois environ, au mois de mai. C'était une magnifique matinée de printemps, de ces jours où la nature tout entière chante à l'unisson des rossignols et des loriots. Ce jour-là, Tilttil avait attaché sa barque au rocher, au beau milieu de la rivière. Au village on l'appelait « la tête de Boisgeloup », ou plus simplement « la tête », en référence au crâne chauve et lustré de l'ancien maire du village. Allongé au fond de la barque, Tilttil rêvassait, les yeux plongés dans le ciel d'un bleu pervenche tandis que sa ligne traînait paresseusement dans l'eau claire de l'Arدين. Il fermait les yeux pour mieux goûter le chant de la nature : le gémissement lointain d'un martinet, le souffle léger de la brise dans les branches du saule, le bourdonnement éphémère d'une abeille, la rivière qui riait aux éclats en se fendant sur la nuque du rocher...

La nuque du rocher ? Ce détail incongru le tira soudain de ses rêveries. N'était-ce pas au mois de mai que la fonte des neiges gonflait la rivière dont le courant puissant venait alors lécher le tronc du saule sur le rivage ? N'était-ce pas à cette époque de l'année que la tête de Boisgeloup plongeait sous la surface de l'eau et qu'on ne la devinait plus qu'à de légères rides sur la peau lisse et souple de l'Arدين ? Tilttil se redressa et, passant sa tête hirsute par-dessus le rebord de la barque, il posa un regard perplexe sur la roche grise et luisante où se brisait la rivière.

Ce soir-là, au terme d'un souper qui, comme tous les soirs, s'était déroulé dans le plus grand silence, Tilttil mentionna ce détail curieux mais son père se contenta de hausser les épaules. Un enfant de douze ans, c'est assez grand pour prendre les choses au sérieux mais pas assez pour faire la différence entre ce qui est sérieux et ce qui ne l'est pas. C'est peut-être ce que son père pensait à cet instant, mais quoi qu'il en

fût, c'était ce dont Tilttil lui-même était convaincu. Aussi décida-t-il de tenir cette observation pour ridicule et enfantine et, le repas terminé, il se coucha avec le sourire en pensant que c'était demain l'anniversaire de sa cousine Vani et qu'il y aurait du dessert en abondance.

Sa nuit, cependant, fut difficile et agitée, entrecoupée de brèves périodes de semi-réveil. Il rêva qu'il était debout sur le rocher au milieu de la rivière, luttant pour garder l'équilibre, et que les eaux noires de l'Ardin fondaient sur lui avec une puissance sauvage. Il lui semblait que les rives, de part et d'autre, s'éloignaient de lui. De temps en temps, les flots bouillonnants charriaient des barques où s'agrippaient désespérément des hommes dont il ne parvenait ni à distinguer les visages ni à comprendre les cris inarticulés. Les branches du vieux saule fouettaient les eaux avec fureur.

Tilttil se réveilla en sueur, mais avec ce soulagement que l'on éprouve au sortir d'un cauchemar trop réel. La lumière du soleil filtrait par les fentes du volet et il entendait dans la pièce voisine son père qui s'activait en sifflotant. Lorsqu'il se fut rassasié de pain, de beurre et de thé, Tilttil essuya son couteau sur sa serviette, le glissa dans sa poche et sortit de la maison en courant.

Parvenu à la croisée des chemins, il continua tout droit vers le village, s'arrêta, hésita, rebroussa chemin et, un nœud dans l'estomac, il descendit le sentier qui conduisait à la rivière.

Le ciel était clair mais les oiseaux ne chantaient pas. Tilttil, pensif, se tenait debout sur le rivage. L'onde était limpide et verte, calme. Trop calme, songea-t-il. Dans le ciel, le vent tiède poussait mollement deux petits nuages. Il détacha sa barque, qu'il avait amarrée la veille à une racine du saule et, après une brève hésitation, il posa son pied sur le rebord de l'embarcation qui fléchit sous son poids puis reprit son équilibre. Il s'assit sur le banc et, poussant le fond vaseux de la rivière du bout de sa rame, il fit glisser la barque en direction de la tête de Boisgeloup. Elle était toujours là, paisiblement mais obstinément hors de l'eau, opposant sa nuque grise et luisante au courant de l'Ardin. Parvenu à sa hauteur, il sortit le couteau de sa poche et fit une entaille à l'endroit exact où la peau transparente de la rivière glissait contre le flanc sombre du rocher.

\*

De retour chez lui, il trouva la porte grande ouverte et la maison vide. Sur la table de la salle à manger se trouvait un panier d'osier où deux truites aux reflets d'argent s'enroulaient sur un tablier blanc.

S'il y avait un mot qui définissait son père – comme, du reste, tous les hommes de Rivebelle – c'était celui-ci : c'était un pêcheur, un homme de la rivière. L'Ardin, telle une grande veine traversant les plaines vallonnées de la Beaune, était la vie même de ce village, sa subsistance. Autrefois, il est vrai, le village se divisait entre pêcheurs et fermiers, mais depuis que la Grande Crue avait inondé les champs en emportant hommes, bêtes et maisons (les plus anciens dans le village en gardaient la douloureuse mémoire), la rivière avait étendu son empire despotique à toute la région, et tout homme était pêcheur par le simple fait d'être né à Rivebelle. On voyait partout au village des signes de cet empire : les filets pendus à l'extérieur des maisons le long des murs où frémissaient les roses trémières, le dos courbé des hommes et l'odeur de poisson frais qui imprégnait l'air et les vêtements.

Le regard distrait de Tiltel se posa sur le portrait de sa mère, encadré au-dessus de la cheminée. C'était la seule chose qui, dans cette maison, sortait un peu de l'ordinaire. C'était un dessin fait à la main, au fusain, d'un trait ocre, vif et souple. Son père lui avait raconté que c'était un voyageur en route pour Fédivert qui l'avait laissé en remerciement pour l'hospitalité qu'ils lui avaient offerte. Il donnait à sa mère, qui n'était pas vraiment une belle femme selon les critères du monde, un air de noblesse et de bonté d'une étrange beauté. Tiltel avait hérité d'elle son visage rond et ses yeux noisette. En revanche, il tenait de son père son indomptable chevelure qui semblait trouver des courants d'air même dans les lieux les plus hermétiquement clos. Il remarqua pour la première fois cette tristesse diffuse qui flottait comme un nuage sur le front de sa mère et ses lèvres pincées, comme font les enfants quand ils gardent un secret. Elle avait beaucoup souffert, lui avait dit son père sans donner plus d'explications.

— Sarah... murmura Tiltel, sur qui le seul nom de sa mère, qu'il avait à peine connue, avait l'effet d'un baume.

Tiltel se retourna en entendant des pas qui s'approchaient. Son père se tenait sur le seuil et le regardait d'un air impatient. Vani ! L'anniversaire ! Comment avait-il pu oublier ?

— J'arrive ! s'exclama Tiltel et, d'un bond, il courut se changer.



Les jeux et les rires allèrent bon train dans la maison et le jardin de Vani. Ses parents, qui ne reculaient devant aucun sacrifice pour leur fille, avaient fait venir des musiciens de Fédivert. Tilttil, cependant, était ailleurs. Par moments, des images de son rêve refluaient en lui – les flots écumants, l'odeur de vase, les hommes sans visage, les cris inarticulés.

Observant qu'il n'était pas dans son état normal (il n'avait pas touché aux pâtisseries qu'on lui avait servies, signe d'une agitation profonde), son père s'enquit de savoir ce qui n'allait pas. Il trouva Tilttil assis, dos au mur, les bras croisés autour de ses genoux. Il frissonnait. S'excusant auprès de leurs hôtes, il raccompagna son fils à la maison et le mit au lit où il resta cinq jours durant entre des états de conscience trouble et de sommeil turbulent, ponctués de rêves noirs où l'Ardin sifflait comme un serpent entre les herbes grises.

Le docteur, cependant, n'était pas alarmé :

— C'est une bonne grippe, ça lui passera. Veillez seulement à ce qu'il reste loin de la rivière, une semaine au moins.

Du reste, une pluie diluvienne s'abattit sur la campagne dans les jours qui suivirent, de sorte que Tilttil n'eut guère la tentation de sortir. Son père partait tôt le matin pour aller pêcher sur l'étang d'Allènes, à une heure de barque environ en descendant l'Ardin. Il rentrait le soir avec ses prises de la journée et passait de longues heures silencieuses au chevet de son fils.

Tilttil, il dut bien se l'avouer, aimait ces journées où le temps semblait ralentir et se simplifier, jusqu'à ne plus porter en lui que des choses ordinaires et essentielles.

Le matin du sixième jour, profitant d'une accalmie, sa cousine Vani vint lui rendre visite. Elle lui avait apporté un panier de biscuits préparés par madame Gauvain pour le jour de son anniversaire. Tilttil en dévora trois avec un appétit qui fit plaisir à sa cousine, prit des nouvelles du village, lui raconta un rêve étrange où l'eau sifflait sous son lit comme un serpent, et s'endormit à nouveau.

Lorsqu'il se réveilla, la maison était plongée dans un profond silence. Tilttil se leva d'un bond, s'habilla et sortit de sa chambre. Ouvrant toute grande la porte de la maison, il laissa entrer un air frais et revigorant. Une pluie fine tombait sur les champs et une mantille de brume recouvrait le village et lui donnait un air de deuil.

Fermant les yeux, il inspira profondément et avec une sorte d'ivresse. L'odeur de la rivière le saisit à la gorge, une odeur inhabituelle, légèrement âcre. Il ouvrit les yeux et regarda d'un air soucieux les peupliers immobiles dans la brume. Sans refermer la porte derrière lui, il coupa à travers champs en direction du village puis s'engagea sur le sentier qui descendait vers la rivière.

Il pénétra dans le sous-bois où sa petite barque l'attendait, alignée avec les autres mais un peu en retrait, confiée à la garde du grand saule dont les branches se balançaient paresseusement sous le tambour léger de la pluie. Tilttil tira la barque jusqu'au rivage. Une brume épaisse flottait sur la rivière. Montant dans la barque et poussant la berge du bout de sa rame, il se laissa glisser dans le brouillard. La tête de Boisgeloup sortit de la brume, sombre, immobile, menaçante.

Tilttil rassembla ce qui lui restait de courage et se pencha sur le rocher. Les eaux grises et agitées de l'Ardin s'écoulaient contre le flanc ruisselant du rocher où la marque qu'il avait faite à la pointe du couteau s'ouvrait comme une plaie, à l'air libre. Il étendit une main tremblante et mesura qu'il y avait la longueur d'un pouce entre le niveau actuel de la rivière et celui dont l'entaille gardait la mémoire exacte. Son sang se glaça dans ses veines. Ce n'était donc pas le fruit de son imagination. C'était un fait. L'Ardin était en train de s'assécher.

Tilttil remonta en titubant vers le village, le dos courbé sous un poids invisible et démesuré.

\*

Tilttil tournait et retournait ces événements dans sa tête dans l'espoir de trouver quelque faille à son propre raisonnement. Hélas, plus il remuait ces pensées, plus il s'y enfonçait comme dans un marais. En effet, les neiges avaient fondu, cinq jours d'une pluie battante venaient d'abreuver la région, et malgré cela le niveau de la rivière continuait de baisser. Il lui revint en mémoire cette conversation à mi-voix surprise un soir à l'angle d'une rue dans le village, entre deux hommes qui se lamentaient des maigres prises de ces dernières semaines : de mémoire d'homme, avait dit l'un d'entre eux d'une voix nasillarde, on n'a jamais connu pareille misère ! À cela s'ajoutait cette odeur âcre, irritante, que le vent ramenait certains jours jusqu'au village. La conclusion, hélas,

était inévitable : la rivière s'asséchait. Il semblait à Tilttil que de lourds nuages noirs se rassemblaient à l'horizon, prélude silencieux d'une tempête sans précédent. Une tragédie allait s'abattre sur le village et il était le malheureux messager de cette terrible nouvelle.

Que faire ? Qui prévenir ? Son père ? Voilà des années qu'il était au ban du village, objet des ricanements indiscrets des plus jeunes et des chuchotements indignés de leurs aînés. Il répugnait à Tilttil de se soulager sur lui d'une tâche aussi ingrate. Monsieur Gauvain, le maire ? Il n'avait aucune chance d'obtenir son oreille. Tilttil, tout en allant et venant dans la salle à manger, tâchait d'apaiser les pensées qui tourbillonnaient en lui. Prenant machinalement un biscuit dans le panier de Vani, sur la table, il se mit à le grignoter nerveusement. Yonas ! explosa-t-il intérieurement. En voilà, une idée ! Il en parlerait à Yonas, le fils du maire – enfin, son fils adoptif. Il songea avec un sourire malicieux qu'il avait, pour le coup, un moyen sûr et efficace d'obtenir l'oreille de Yonas : Yonas, l'éternel solitaire, en pinçait pour sa cousine. Il ne faisait aucun doute que Yonas, sitôt averti, en parlerait à son père, et son père au conseil, et le conseil à toute la région – et l'affaire serait jouée. Fort de cette décision, Tilttil sortit de la maison en claquant la porte derrière lui.

Des écharpes de brume glissaient dans les rues vides aux portes closes. Traversant le village au pas de course, Tilttil déboucha enfin sur la place principale où trônait la maison du maire, une grande maison de pierre blanche, calcaire, bordée de longues roses trémières qui frissonnaient dans la bruine. Tilttil poussa le portail qui céda en grinçant et traversa la cour déserte tapissée de graviers blancs qui s'écrasaient en crissant sous ses pieds.

— Yonas ! appela Tilttil au sommet de sa voix avec une audace qui l'étonna lui-même.

Silence.

— Yonas !

La voix de Tilttil résonnait dans la cour de la mairie et sur la place déserte. Aux fenêtres des maisons alentour, des regards curieux se risquaient par la fente des rideaux tirés.

— Yonas ! cria Tilttil une troisième fois en tambourinant sur la porte.

La porte s'ouvrit et un visage de femme, rougeaud et gonflé, parut dans l'entrebâillement. Elle regardait Tilttil avec un mélange de surprise et d'agacement.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-elle sur un ton sec en ouvrant grand la porte, libérant des effluves de chou bouilli et de viande rôtie.

— C'est pour Yonas, dit Tilttil sur un ton distrait en dévisageant la grosse femme qu'il n'avait jamais vue de si près.

Abeline Gauvain portait sur la partie droite du visage et dans son cou la cicatrice d'une brûlure ancienne qui tirait sa tête légèrement sur le côté. Elle était vêtue d'un tablier blanc où ses doigts boudinés avaient laissé des traces de sauce et de sang.

— Rentre chez toi, petit, ce n'est pas le moment, dit-elle sur un ton détaché en s'apprêtant à refermer la porte.

— Mais je dois parler à Yonas ! supplia l'enfant. C'est important.

La femme à la cicatrice fit une moue, soupira, rajusta le nœud de son tablier et demanda sur un ton sec mais bienveillant :

— Qu'est-ce qu'il y a de si important, Tilttil ?

Tilttil prit le ton de la confiance et dit à mi-voix :

— C'est de la part de Vani.

Madame Gauvain roula des yeux, soupira à nouveau, défit le nœud de son tablier, s'essuya le front, et disparut au fond du couloir en grommelant des paroles inintelligibles.

Une porte claqua sur la place, derrière lui. Un chien s'engouffra dans une ruelle. L'eau ruisselait sur les toits et tombait en crépitant sur le parterre de cailloux blancs.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Tilttil se retourna en sursautant. Yonas se tenait devant lui, sur le pas de la porte. Son regard lui fit l'effet d'un courant d'air glacé. Tilttil s'excusa, bredouilla, puis, d'un seul trait, il lui dit tout ce qu'il savait : la tête de Boisgeloup qui pointait hors de l'eau malgré la fonte des neiges et la pluie diluvienne, l'entaille dans le rocher, les filets vides et cette odeur étrange qui flottait ces derniers temps sur le village. Bref, la rivière avait tous les symptômes d'une maladie grave.

Lorsque Tilttil, essoufflé, eut fini sa tirade, Yonas fit un pas en arrière et saisit la poignée de la porte en fixant sur son interlocuteur des yeux où tremblait la lueur d'une émotion discrète mais profonde.

— Tu es pâle, Tilttil, tu aurais mieux fait de rester au lit.

Yonas disparut derrière la porte qui se referma doucement sur lui. La pluie tombait silencieusement sur la place déserte. Tiltil, mouillé de la tête aux pieds, reprit d'un pas nonchalant le chemin de sa maison, l'air pensif. Tout avait marché comme il l'avait prévu, mais une chose l'intriguait. Une chose étrange. Quelle était cette lueur que ses paroles avaient allumée dans ce regard d'ordinaire si froid et si distant ?

Le lendemain matin, on vit monsieur le maire prendre seul, à grande foulée, le chemin qui descendait vers la rivière. Il avait l'air soucieux. Il remonta une heure plus tard, à pas lents, le visage barré par de sombres pensées. Vers midi, on vit descendre son épouse, Abeline, avec ses voisines, les sœurs Bellebarbe. Le soir même, une foule nombreuse se pressait sur la rive de l'Ardin, tandis que dans les rues silencieuses du village, on pouvait surprendre parfois l'écho étouffé d'un sanglot ou d'un cri.

Au petit matin, un silence de plomb pesait sur les rues de Rivebelle et dans les jours qui suivirent une stupeur effarée s'empara du village.

Il faut dire qu'en matière de silence, le village pouvait s'enorgueillir d'une longue expérience. Vu de l'extérieur, c'était un village de pêcheurs, charmant et paisible, comme il en existe tant le long de l'Ardin, mais de l'intérieur le village était infesté de vieilles rancœurs qui grouillaient dans les cœurs comme les vers dans cette carcasse de lièvre que Tiltil avait aperçue un jour dans le champ derrière la maison. Il y avait tant d'histoires et de scandales dans le passé de Rivebelle qu'il était bien difficile de savoir qui ne parlait plus à qui, et pourquoi. Il y avait eu la redistribution des propriétés après la Grande Crue qui n'avait laissé personne satisfait et dressé les voisins contre leurs voisins ; il y avait le gendre de la vieille Macrine qui, dit-on, s'était jeté dans la rivière, de désespoir, suite à l'incendie qui avait emporté sa femme (Mais était-ce vraiment un accident ? murmurait-on à voix basse avec un air pensif et un sourire entendu) ; il y avait, scandale des scandales, cette femme dont on ne savait pas grand-chose (et dont on aurait préféré ne rien savoir) sinon qu'elle était la mère de Tiltil – une vagabonde, disait-on, qui était partie comme elle était venue, laissant seule, avec un enfant et sans un sou sa malheureuse mais complaisante victime ; il y avait aussi Jodric l'instituteur, un brave homme de La Rosaie, qui pendant des

années avait dirigé le chœur d'enfants de Rivebelle et qui avait disparu, comme ça, avec femme et enfants, sans rien dire à personne (il n'y avait pas un toit de chaume à Rivebelle sous lequel, au coin du feu, ne s'élaborait quelque hypothèse au sujet de ce départ subit, chacun jetant le blâme sur la maison d'en face). Bref, la vie de Rivebelle n'était pas un fleuve tranquille et à présent que l'avenir même du village et son unique source de revenus semblaient en péril, les villageois étaient bien trop encombrés de rancunes et de suspensions pour être capables de s'entendre et de prendre la moindre décision.

\*

C'étaient les derniers jours du mois d'août, lorsque les nuits s'allongent et que les hêtres commencent à brunir. Cela faisait plus de trois mois que la crise avait éclaté au grand jour, et le village était installé dans son silence comme un cadavre dans la terre. À vrai dire, lorsque soufflait le vent du sud, on parvenait assez bien à donner le change. L'air était frais mais la lumière généreuse donnait au village un air de fête. Ces jours-là, un semblant de vie reprenait dans les rues : sur la place de la mairie le marché était, somme toute, bien achalandé, et les conversations étaient animées ; on voyait des enfants courir le long des rues, et des vieillards lever les yeux au ciel en prédisant la pluie. Mais les jours où le vent soufflait du nord, c'était une autre affaire. Une odeur âcre d'algue et de vase s'invitait alors au village, sur les places et dans les rues. Sans frapper, elle entrait dans les maisons, elle fouillait les cuisines, les placards, elle se glissait dans les couloirs et dans les escaliers, elle s'infiltrait même dans les chambres à coucher, elle s'accrochait aux vêtements, au pain et aux jouets des enfants. On ne pouvait fermer un volet, secouer un drap ou allumer une pipe sans que l'odeur redoutée qui s'y trouvait tapie en embuscade s'en échappât aussitôt, tel un nuage de mouches bourdonnantes et cependant invisibles. Ces jours-là, il était impossible de faire comme si de rien n'était, comme si l'Ardin n'avait pas encore baissé, laissant à nu, de chaque côté du cours d'eau de plus en plus ténu, le lit de la rivière, couvert d'algues et de boue. Ces jours-là, on s'évitait, on restait chez soi, on tournait à l'angle de la rue quand des pas approchaient, et si par imprudence on se croisait, on baissait les yeux ou on prenait l'air absorbé par la courbe d'une branche ou la ligne

d'un toit. Ces jours-là, l'absence s'ajoutait au silence et les rues désertes de Rivebelle, inondées de soleil, anticipaient avec impatience les heures creuses de la nuit.

C'était un jour comme ceux-là que tout avait basculé. Tilttil était descendu jusqu'à la rivière et là, assis sur sa barque retournée, il était occupé à réparer un filet de son père. Depuis que le vent s'était levé dans la matinée, les bouffées de vase vous remplissaient si violemment les narines que les rives de l'Ardin étaient désertes. Le silence de Rivebelle était plus pesant encore que les jours précédents. Ce silence aussi avait une odeur, songeait Tilttil, et elle était autrement plus agressive et plus âcre que celle de la rivière. À tout prendre, il avait donc choisi cette dernière.

Une pierre siffla en provenance du sentier qui montait vers le village. Yonas apparut à l'embouchure du chemin, derrière le buisson d'aubépine. Il sifflotait tout en faisant crisser entre ses doigts une poignée de galets. Il s'arrêta en apercevant Tilttil, visiblement surpris par cette rencontre inattendue. Ils ne s'étaient pas parlé depuis leur brève entrevue sur le pas de la porte de la mairie. Yonas hésita un instant, puis se remit en marche et traversa le sous-bois en direction de la rivière, feignant l'indifférence. Tilttil, sans interrompre son ouvrage, le suivit des yeux. Yonas garda un caillou dans la main et déposa les autres au bord de l'eau – ou, plus exactement, au bord de l'étendue fétide et glauque qui séparait le rivage de la rivière. Il soupesa le galet en le faisant sauter et tourner dans le creux de sa paume puis, campé sur sa jambe droite légèrement repliée, il l'envoya siffler dans l'air d'un geste tonique et précis. Le galet fut absorbé avec un bruit étouffé par la vase, de l'autre côté de la rivière, manquant de peu un couple de canards sauvages qui s'ébrouèrent furieusement et s'envolèrent à grands cris.

Yonas venait de ramasser un second galet et il se préparait à répéter le même rituel lorsqu'il entendit un bruit de pas en provenance du sentier.

Tilttil et Yonas se retournèrent. Une silhouette âgée, courbée sur une canne noueuse, venait de pénétrer sous la voûte ombragée des arbres. Tilttil, bouche bée, reconnut le vieux Cicéron. Cet homme était une légende vivante, l'orgueil de Rivebelle. On disait de lui que lorsque les orques étaient descendus à l'ouest des Calabasses, il y avait

deux générations de cela, il avait pris la tête d'une poignée d'hommes, pêcheurs et fermiers, et qu'il en avait fait une armée. On racontait avec fierté que les villageois s'étaient battus farouchement sur le plateau de Malefoy, au bord du Lac Inférieur, et que pas une seule mère de Rivebelle n'avait eu à pleurer la mort de son enfant. Des chants et des poèmes célébraient cet exploit et on les entendait, disait-on, jusque dans les murs de Fédivert, de Brune et d'Annandelle. Cicéron était bien le seul homme qui fût respecté, sinon aimé, de tout le monde au village. Cependant, comme en plus d'être aveugle il était pratiquement sourd, personne ne lui adressait jamais la parole et il partageait en cela le lot commun des habitants de Rivebelle. Ce que Tiltil savait aussi, c'est que le village s'était accordé sur le fait de ne rien dire à Cicéron de tout ce qui concernait l'assèchement de l'Ardin. Ça le tuerait ! avait-on conclu unanimement. C'était bien la seule chose, d'ailleurs, sur laquelle le village avait réussi à s'entendre. Et le voilà qui descendait vers la rivière, tâtant le terrain du bout de sa canne.

L'odeur, songea Tiltil en humant le parfum âcre de l'Ardin. Il aura compris, à l'odeur, que quelque chose ne tourne pas rond ! Le vieillard, d'un pas peu assuré, traversait à présent le sous-bois. Tiltil et Yonas le suivaient du regard, impuissants et démunis. Sa canne, glissant parmi les herbes jaunes, découvrit à tâtons la frange du rivage. Le vieillard avança un pied tremblant vers le lit de la rivière et, avec la plus grande précaution, comme s'il descendait les degrés d'un escalier escarpé, il fit un pas, puis un autre. Ses bottes de cuir s'enfonçaient mollement dans la vase puis s'arrachaient à son étreinte avec un bruit de succion. Au troisième pas, sa botte droite demeura prisonnière de la vase et c'est un pied nu, souillé, qu'il leva en tremblant et planta à nouveau dans la fange, un pas plus loin. Tout à coup, avec la lenteur d'un arbre foudroyé, Cicéron l'invincible s'affaissa sur lui-même et s'effondra sur le tapis d'algues et de vase. Un cri rauque, brisé, infrahumain, monta de ses entrailles, un cri dont il semblait impossible qu'il prît naissance dans ce corps tout d'os et de peau – il semblait venir de plus bas, de la terre même, comme le feu qui couve sous la montagne et qui brusquement crève la croûte terrestre. Tiltil, rempli d'effroi, se couvrit les oreilles. Il lui semblait que c'était toute l'angoisse refoulée des habitants de Rivebelle qui se trouvait concentrée et soudain libérée dans ce cri. Son



regard chercha celui de Yonas. Il s'était détourné lui aussi de l'insoutenable vision et regardait Tilttil avec des yeux tremblants.

Le lendemain matin, au lever du soleil, Cicéron n'était pas sur son banc à l'heure habituelle et les chats de sa rue attendirent en vain les restes du repas de la veille. Il ne fit pas non plus sa promenade rituelle jusqu'à la place du village et à midi il n'ouvrit pas la porte lorsque madame Gauvain vint lui porter son déjeuner. On le trouva mort dans son lit. Le médecin conclut qu'il était mort de sa belle mort et le village, passé le premier choc, commenta que cela valait mieux ainsi et qu'il était parti en paix. Mais le jour de l'enterrement, Tilttil et Yonas échangèrent un regard entendu et c'est à cet instant précis qu'ils surent l'un et l'autre, sans échanger un mot, qu'il n'y avait qu'une chose à faire, qu'une seule manière de savoir d'où provenait ce cri, de quelles profondeurs obscures il avait jailli : il leur fallait remonter aux sources de l'Ardin.

\*

Tilttil, les bras engourdis, plongeait sans vigueur sa rame dans l'eau sombre et calme, d'un côté de la barque puis de l'autre. La lune faisait couler sa lumière blafarde sur le dos de Yonas, qui ramait énergiquement et avec une sorte d'impatience.

Tilttil se demandait ce qui pouvait bien pousser Yonas avec une telle énergie. Certes, il était là le jour où Cicéron était tombé et il avait, lui aussi, entendu son cri. Cependant, il était à peu près certain qu'il n'était pas mû par le désir de ramener à Rivebelle une paix qui l'avait déserté. Yonas, il ne s'en cachait pas, n'éprouvait que du mépris à l'égard de ses parents adoptifs et du village tout entier. Tilttil avait compris cela une nuit d'été, il y avait plusieurs années. Jodric avait emmené tout un groupe d'enfants de Rivebelle à Fédivert pour une rencontre avec des chorales de la Beaune. Au retour, ils avaient campé au bord de l'étang d'Allènes. Tilttil et Yonas étaient responsables du feu de camp. Ils avaient ramassé des branches sèches parmi les arbustes sur la plage et des poutres lavées par les flots. Lorsqu'enfin les premières flammèches avaient commencé à s'élever en crépitant de l'épais enchevêtrement de branchettes et de poutres, le visage de Yonas s'était illuminé

soudain d'une lueur terrifiante, comme si la lumière du feu venait de révéler, derrière le masque, son être véritable. Tilttil avait compris ce jour-là qu'une sombre rancœur rongerait Yonas de l'intérieur. Sa mère, disait-on, était morte dans l'incendie de sa maison. Abeline Gauvain portait encore sur le visage et dans le cou le souvenir de sa lutte avec les flammes pour sauver le nouveau-né du feu qui dévorait la mère – mais ce feu dévorant brûlait encore dans la poitrine de l'enfant.

Yonas releva sa rame, la posa sur le rebord de la barque et se retourna vers Tilttil.

— Tilttil, regarde ! murmura-t-il.

Sur le rivage obscur et silencieux, deux biches étaient penchées sur l'eau et s'abreuvaient tandis qu'une troisième, le cou redressé, les suivait de ses grands yeux noirs.

Parvenue au sommet de sa course, la lune commençait lentement sa descente à l'orient, derrière eux. Yonas et Tilttil ramaient en silence. Les clapotis de l'eau, le chant des grillons et le coassement des grenouilles accompagnaient le rythme monotone des rames frottant le rebord de la barque et crevant la surface de l'eau. L'Arдин était affaibli et il opposait en vain à leur ascension le peu de force qui lui restait. Sur le rivage, de part et d'autre de la rivière, les saulaies de Rivebelle avaient laissé leur place à une morne plaine dont la nappe grise s'étalait à perte de vue sous les étoiles et dont l'herbe luisait doucement dans le clair de lune. De temps en temps, la silhouette indistincte d'un arbre brisait la monotonie du paysage. Elle s'élevait de terre en silence, passait au-dessus d'eux avec un léger bruissement, puis s'enfonçait lentement dans l'obscurité derrière eux. Des oies sauvages, réveillées par le passage impromptu de ces voyageurs nocturnes, prirent leur envol et disparurent dans la nuit dans un froissement d'ailes.

Perdus dans leurs pensées, trop fatigués et, à vrai dire, trop effrayés pour échanger le moindre mot, Yonas et Tilttil ne songeaient guère à cette douleur lancinante qui fourmillait dans leurs jambes et montait jusque dans leurs bras. Ils ne pouvaient détacher leurs yeux de la masse sombre qui émergeait au loin, droit devant eux. On eût dit qu'une main invisible soulevait presque imperceptiblement le rideau d'étoiles, juste au-dessus de l'horizon. Tilttil frissonna. C'étaient les Calabasses.